

C'est toujours comme ça dans cette maison

Samanta Schweblin

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Marie Ferrier Houdayer

MONSIEUR WEIMER frappe à ma porte. Je reconnais le bruit sourd de sa main, ses coups circonspects et répétitifs. J'abandonne donc les assiettes dans l'évier et regarde vers le jardin : encore une fois, un tas de vêtements a été jeté sur le gazon. Je me dis que les choses arrivent toujours dans le même ordre, même les plus insolites, et je me le dis comme si je le faisais à voix haute, d'une façon posée qui implique la précision de chaque mot. Quand je fais la vaisselle, j'excelle à ce genre de pensées, il suffit d'ouvrir le robinet pour que les idées décousues finissent par s'ordonner. C'est une illumination passagère ; si je ferme le robinet, pour prendre des notes, les mots disparaissent. Monsieur Weiner frappe de nouveau, ses coups désormais plus forts, même si ce n'est pas un homme violent, c'est un pauvre voisin torturé par sa femme, qui ne sait pas très bien comment continuer à vivre mais ce n'est pas pour cela qu'il cesse d'essayer. C'est quelqu'un qui, quand il a perdu son fils et que je me suis rendue à la veillée funèbre, m'a donné une accolade rigide et froide, a attendu quelques minutes en conversant avec d'autres

personnes avant de revenir me dire presque dans l'oreille « je viens de découvrir qui sont les jeunes qui renversent les poubelles. Il ne faut plus s'inquiéter pour ça ». C'est ce genre d'homme. Quand sa femme jette les vêtements de son fils décédé dans mon jardin, lui, il frappe à ma porte pour venir tout ramasser. Mon fils, qui sur les questions matérielles, est l'homme de la maison, dit que ce sont des histoires de fous, et il se fâche chaque fois que les Weiner reprennent ces agissements, disons, bimensuels. Il faut ouvrir, ramasser les affaires, donner quelques tapes sur l'épaule de l'homme, acquiescer quand il affirme que ce sera bientôt fini, que ce n'est pas bien grave après tout, puis, cinq minutes après son départ, entendre de nouveau les cris de sa femme. Mon fils pense qu'elle se met à hurler quand elle ouvre le placard et voit de nouveau les vêtements de son fils. « Ils se foutent de moi ou quoi ? » dit mon fils chaque fois que cela se reproduit-, la prochaine fois je fais tout brûler ». J'ouvre les rideaux et Weiner est là, la main droite sur le front, lui couvrant presque les yeux, attendant que j'arrive pour baisser le bras, épuisé et s'excuser « je ne veux pas vous déranger, mais... ». J'ouvre et il entre, il sait comment aller dans le jardin maintenant. Il y a de la limonade fraîche au réfrigérateur et je sers deux verres pendant qu'il s'éloigne. A travers la fenêtre de la cuisine, je le vois inspecter le gazon et faire le tour des géraniums où sont en général tombées les affaires. En sortant je laisse battre la porte moustiquaire, parce qu'il y a dans l'acte de ramassage quelque chose d'intime que je n'aime pas interrompre. Je m'approche doucement. Il se lève, un pull à la main. Des vêtements sont

empilés sur son autre bras, on dirait que tout y est. « Qui a taillé les pins ? » demande-t-il. « Mon fils », dis-je. « C'est très bien fait », affirme-t-il en les regardant. Ce sont trois arbres nains et mon fils a essayé de leur donner une forme cylindrique, un peu artificielle mais originale, il faut le reconnaître. « Prenez une limonade », dis-je. Il réunit tous les vêtements sur un seul bras et je lui tends le verre. Le soleil ne brûle pas encore parce qu'il est tôt. Je regarde à la dérobée le banc qui se trouve un peu plus loin, il est en ciment et à cette heure-ci, il est tiède, une quasi-bénédiction. « Weiner », dis-je, parce que c'est plus chaleureux que « monsieur Weiner ». Et je pense « croyez-moi, jetez ces affaires. C'est la seule chose que souhaite votre femme ». Mais peut-être est-ce lui qui jette les vêtements puis le regrette, et en ce cas, c'est elle, la pauvre femme qui est torturée par son mari chaque fois qu'elle le voit revenir avec ces vêtements. Peut-être ont-ils déjà essayé de tout jeter dans un grand sac poubelle, et l'éboueur a sonné à leur porte pour les leur rendre comme cela nous est arrivé avec les vieux vêtements de mon fils, « Vous devriez les donner, madame, une fois dans la benne, personne ne pourra plus les mettre », et depuis, les vêtements sont dans la machine à laver, il faut absolument les apporter cette semaine, je ne sais pas trop où. Weiner attend, m'attend. La lumière éclaire ses rares cheveux longs et blancs, sa barbe argentée à peine dessinée sur sa mâchoire, les yeux clairs presque opaques, très petits pour la taille de son visage. Je ne dis rien, je crois que monsieur Weiner a deviné mes pensées. Il baisse les yeux un instant. Il boit un peu plus de limonade, en regardant vers chez

lui, derrière la clôture qui sépare nos jardins. Je cherche quelque chose d'utile à dire, quelque chose qui confirme que je reconnais ses efforts et qui suggère une possibilité de solution, optimiste et imprécise. Il me regarde de nouveau. Il semble entendre les implications de cette conversation que nous n'avons pas commencé, il semble être prêt à les comprendre. « Quand quelque chose ne trouve pas sa place... », dis-je, laissant les derniers mots en l'air. Weiner acquiesce et attend. Mon dieu, me dis-je, nous sommes synchronisés. Je suis synchronisée avec cet homme qui, dix ans auparavant renvoyait à mon fils ses ballons crevés, coupait les fleurs de mes azalées si elles franchissaient la ligne imaginaire qui divisait nos terrains. « Quand quelque chose ne trouve pas sa place », dis-je à nouveau en regardant les vêtements. « Dites-moi, je vous prie », dit Weiner. « Je ne sais pas mais il faut déplacer d'autres choses ». Il faut faire de la place, pensé-je, c'est pourquoi je voudrais bien que quelqu'un emporte les vêtements qui sont dans ma machine à laver. « Oui », dit Weiner en voulant évidemment dire « Continuez ». J'entends la porte d'entrée, c'est un bruit qui ne dit rien à Weiner mais qui m'indique, à moi, que mon fils vient de rentrer, sain et sauf et affamé. Je fais un grand pas vers le banc et je m'assois. Je me dis que le ciment chaud du banc lui fera grand bien à lui aussi et je lui fais une place. « Laissez les vêtements ici », lui dis-je. Cela ne semble pas lui poser le moindre problème, il regarde sur le côté pour voir où il peut les poser et je me dis, Weiner va y arriver, bien sûr que oui. « Où ? », demande-t-il. « Laissez-les sur les conifères », dis-je en montrant les pins nains. Weiner obéit. Il

pose les vêtements avant de secouer les brins d'herbe sur ses mains. « Asseyez-vous ». Il s'assoit. Qu'est-ce que je vais faire maintenant de ce vieux. Mais il y a quelque chose en lui qui me pousse à continuer. Quelque chose qui s'apparente à avoir les mains sous le robinet, un calme qui me permet de réfléchir aux mots, d'ordonner les faits, les choses qui se passent toujours dans le même ordre. L'attente de Weiner semble croître, on dirait presque qu'il attend des instructions. C'est un pouvoir et une responsabilité que je ne me résous pas à utiliser. Ses yeux clairs s'embrument : la confirmation de cette synchronisation inédite. Je le regarde effrontément, sans lui laisser aucun espace intime, parce que je ne peux pas croire ce qui est en train de se passer et que je ne supporte pas l'effet que cela a sur moi. J'ai fait assoir monsieur Weiner et maintenant je veux trouver quelque chose à dire pour résoudre ce problème. Je bois le fond de mon verre de limonade et je réfléchis à une conjuration vibrante et opportune, une consigne qui serait bénéfique pour nous tous du genre « rachetez à mon fils tous les ballons que vous avez dégonflés et tout s'arrangera », « s'il pleure sans lâcher son verre de limonade elle arrêtera de jeter les vêtements », ou « posez les vêtements sur les pins une nuit et s'il fait beau le lendemain, le problème aura disparu » ; bon dieu, je pourrais le faire moi-même au petit matin en fumant ma dernière cigarette de la journée. Il faudrait les mélanger aux ordures pour que l'employé du camion des poubelles ne me les rende pas, c'est aussi ce qu'il faut faire avec ceux de mon fils, de toute urgence cette semaine. Dire quelque chose pour en finir avec ce problème, me dis-je pour ne pas

perdre le fil. J'ai dit des choses à de nombreuses reprises, et, une fois énoncés, les mots ont produit leur effet. Ils ont retenu mon fils, éloigné mon mari, ils se sont divinement ordonnés dans ma tête à chaque fois que je faisais la vaisselle. Dans le jardin, Weiner finit de boire son verre et ses yeux n'en finissent pas de s'emplir de larmes, comme s'il s'agissait de l'effet du citron, et je me dis qu'il est peut-être trop fort pour lui, qu'il y a peut-être un moment où l'effet ne dépend plus des mots ou ce qui est devenu impossible, c'est de les prononcer. « Oui », a dit Weiner il y a de longues secondes, un « oui » qui était un « continuez », un « je vous en prie », et maintenant nous sommes tous deux rivés, nos verres vides, sur le banc de ciment, nos corps sur le banc. Alors, j'ai une vision, un souhait : mon fils ouvre la porte moustiquaire et vient vers nous. Ses pieds sont nus, ses pas rapides, jeunes et robustes sur le gazon. Il est remonté contre nous, contre la maison, contre tout ce qui se passe toujours dans le même ordre dans cette maison. Son corps croît vers nous avec une puissante énergie que Weiner et moi attendons sans peur, presque avec hâte. Ce corps énorme qui me rappelle parfois celui de mon mari et m'oblige à fermer les yeux. Il est à quelques mètres seulement, presque sur nous désormais. Mais il ne nous touche pas. Je le regarde de nouveau et il dévie sa route vers les pins nains. Il arrache, furieux, les vêtements, en fait une seule boule et retourne en silence par où il est venu, son corps désormais éloigné et réduit, à contrejour. « Oui », dit Weiner, et il soupire ; mais ce n'est plus le premier « Oui ». C'est un oui plus ouvert, presque rêveur.